

Paris, le mardi 1894

Mon cher Monsieur Hayashi.

Vous m'excuserez de n'avoir pas répondu plus tôt à votre aimable lettre. Je revenais de voyage et j'avais quantité de besognes en retard. Puis je me préparais d'aller vous voir et vous me disiez que vous pouviez partir vous même.

Tout d'abord permettez moi de vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer ces douze mois d'Hokusaï. On ne peut aller plus loin en perfection de gravure et de tirage, et cela me confirme encore dans cette conviction que l'art du Japon ne peut être considéré comme terminé. Il fera encore de belles, de très belle choses, c'est dans le sang et dans la race, et les merveilleuse qualités de ses ouvriers ne peuvent disparaître. Vous rendez de grands services dans cette évolution.

D'ailleurs j'avais vu à Lyon vos belles broderies, votre étonnant paysage... J'aurai grand plaisir à cause de cela avec vous quelque soir, non seulement de ces faits et de ces œuvres, mais encore d'importantes questions générales d'art, dans lesquelles vous vous êtes montré si vraiment intelligent, si libéral, et si agissant.

C'est pour cela que je me suis senti vraiment révolté de la mesquinerie de notre gouvernement à votre égard. Mais c'est entendu. Le règne des avocats et des pleutres ne peut comprendre les choses comme celui des aristocrates de naissance et d'esprit.

D'ailleurs, je suis convaincu que maintenant, un particulier proposerait à ces bureaux de donner la Joconde au Louvre si par malheur elle n'y était déjà, il n'est pas sûr qu'on l'accepterait, ni qu'on saurait le remercier.

Au revoir, cher Monsieur Hayashi, et croyez à toute ma dévouée sympathie,
Arsène Alexandre